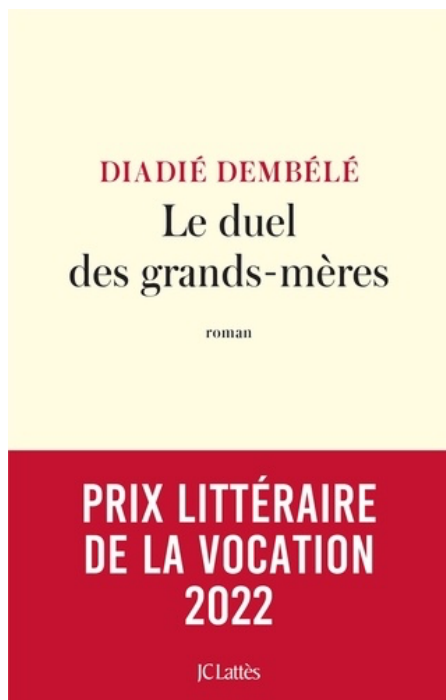




Diadié Dembélé : *Le Duel des grands-mères* (2022) Langues et traditions

Langues ; Traditions ; Mali ; Afrique ; France ; Europe ; Villages ; Dialectes ; Femmes ; Ancêtres :
(Néo)colonialisme ; Sciences ; Cultures



Date de publication originale : 2022.
Pages : 224 p.
Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Non.
Récompense : Prix littéraire de la Vocation 2022



© Maurine Tric - Diadié Dembélé

Résumé :

Hamet est un jeune garçon de Bamako débordant d'énergie et d'espièglerie. Curieux mais indiscipliné, il préfère lire en cachette ou jouer avec ses amis plutôt que de suivre les règles imposées par son entourage. Inquiets de ses écarts, ses parents décident de l'envoyer au village, auprès de ses deux grands-mères, afin qu'il y retrouve la rigueur, le respect des traditions et le sens de ses origines. Il y découvre un univers rude, rythmé par le travail des champs, les langues locales et les coutumes ancestrales. Au départ réticent et déboussolé, Hamet apprend peu à peu à s'intégrer et s'ouvre à un



mode de vie très différent de celui qu'il connaissait à la ville. Entre révélations familiales, anecdotes savoureuses et confrontations avec les anciens, il vit une expérience initiatique qui transforme son regard sur lui-même et sur le monde.

L'auteur :

Diadié Dembélé est un écrivain malien né en 1994 à Kodié, dans l'ouest du pays. Très tôt, il nourrit un goût pour la lecture et l'écriture, marqué par la diversité linguistique de son environnement, entre langues locales et français. Cette double appartenance nourrit son imaginaire littéraire et sa réflexion sur l'identité et la transmission. Diplômé du Master de création littéraire de Paris VIII, il vit et travaille actuellement à Paris en tant qu'interprète au sein d'une association d'aide aux migrants. Son premier roman, *Le Duel des grands-mères* (JC Lattès, 2021) s'inspire de son expérience d'enfant partagé entre la ville et le village, entre les attentes familiales et la soif de liberté. En 2024, il publie son deuxième roman : *Deux grands hommes et demi* (JC Lattès). Le récit suit Manthia et Toko, deux amis d'enfance contraints de quitter leur village malien et de traverser Bamako avant de rejoindre la France dans les années 1990. Racontée depuis un centre de rétention, leur histoire interroge les espoirs et les désillusions liés à la migration, tout en mettant en lumière la force de l'amitié, la pression des traditions et la quête de dignité dans l'exil. Avec ces deux romans, Diadié Dembélé s'illustre comme l'une des voix prometteuses de la littérature francophone contemporaine. Ses interventions dans la presse et dans des rencontres littéraires confirment son intérêt pour une littérature ancrée dans le réel, attentive aux fractures sociales, mais capable aussi de rendre compte avec humour et poésie de la vie quotidienne.



Langues et traditions¹

« Je veux retrouver ma langue. » (p. 16)

Si l'on se fie à son titre, le roman *Le Duel des grands-mères* est censé se concentrer sur... un duel de grands-mères (ici celles du jeune narrateur Hamet). Et pourtant, ce conflit n'arrive en réalité qu'à la page 198 d'une œuvre de 219 pages : ses raisons et son issue s'en trouvent ainsi rapidement expédiées, comme si éminemment secondaires. Dès lors, pourquoi cet intitulé ? N'est-ce qu'une simple promesse trompeuse visant à surprendre le lecteur dans d'autres ballades ? Ce « duel des grands-mères » fonctionne-t-il comme une sorte de métonymie renvoyant aux conflits entre d'autres traditions « ancestrales » de plus en plus étendues (l'anecdotique conflit familial peut en effet apparaître comme le microcosme d'un conflit entre ville et village, lui-même le microcosme d'un conflit entre l'Afrique et l'Occident) ? Ou alors est-ce que ce titre constitue une évocation sonore du véritable duel – dont les causes et conséquences sont plurielles – du roman, à savoir un duel des *grammaires*, un duel de langues que ce soit entre les différentes langues vernaculaires ou entre ces dernières et la langue française, reste d'un colonialisme toujours symboliquement présent² ? Tout cela à la fois, sans doute. En effet, bien que le roman se propose d'illustrer certaines différences culturelles entre le continent africain et européen – de nombreuses scènes semblent avoir pour vocation de dépeindre, souvent de façon critique, les coutumes, façons de penser et menus faits de la vie quotidienne du village dans lequel est envoyé le narrateur pour renouer avec sa « véritable » identité : la longue parodie de procès d'une « sorcière » en est un parfait exemple (p. 126-139) –, il apparaît très tôt que ce conflit entre tradition et modernité, entre « racines » et identité néocoloniale, entre dominants et dominés, se cristallise dans cette porte d'accès essentielle sur le monde et sur les autres qu'est le langage.

Dès les premières pages, le jeune Hamet fait comprendre que la maîtrise du français est non seulement un instrument de pouvoir – ceux qui le détiennent, comme les enseignants, peuvent exercer une forme de violence sur ceux qui l'apprennent (p. 12-13) – mais également un marqueur symbolique de distinction culturelle et sociale. On note ainsi, de la part du narrateur, une forme d'hypercorrectisme :

¹ La pagination indiquée est celle de l'édition suivante : Diadié Dembélé, *Le Duel des grands-mères*, Paris, Librairie Générale Française, 2023.

² « À la maison tout le monde parle songhay, peul, bambara, soninké, senoufo, dogon, mandinka, tamasheq, hassanya, wolof, bwa. Mais à l'école, personne n'a le choix : il faut parler français. » (p. 9)



D'ailleurs, quand j'écris, j'utilise du gros français, très-très glacé ; j'utilise des temps très-très compliqué, tellement compliqués que les Français, les vrais Français qui habitent dans le pays de neige, ne les utilisent plus. Je fais des phrases longues, très-très longues [...]. Je fais genre je suis un écrivain chevronné, je décris l'environnement avec beaucoup de poésie, de douceur et de discursivité comme si j'étais sorti tout droit de la cuisse de Jupiter, alors que je ne suis même pas foutu de différencier une strophe d'un vers. [...] [J]'aime bien montrer que je sais, que j'ai bien-bien appris le français, le très gros français des grands professeurs agrégés en littérature des grandes et hautes écoles. (p. 13)

Ce style présenté comme ampoulé, avec ces phrases à rallonge et ses extravagances lyriques (issu d'un rapport conflictuel entre le français de France et celui des autres ères francophones ou francophiles) semble d'ailleurs avoir été, pour un temps, un des traits caractéristiques d'une littérature francophone d'Afrique, ainsi que l'a notamment fait remarquer Mohammed Mbougar Sarr dans son roman récompensé du Prix Goncourt 2021, *La plus secrète mémoire des hommes*. Si Dembélé n'aborde pas aussi frontalement la chose que Mbougar Sarr, son travail stylistique et discursif œuvre néanmoins à « mélanger le français avec mes langues que personne ne comprend » (p. 9), sans doute afin de « retrouver [s]a langue » (p. 16).

Cette maîtrise du français, si elle rapproche (illusoirement ?) le jeune Hamet d'une forme d'élite néocoloniale fantasmée, l'éloigne aussi de ses proches. Sa propre mère, M'ma, ne comprend d'ailleurs pas cette langue ni toute l'éducation (« des Blancs ») qu'elle semble charrier. « Je sais que M'ma n'est pas comme moi », signale significativement Hamet :

Elle n'est pas allée à l'école française. [...] Elle est donc une tête noire. Elle ne sait pas prendre une note parmi le lot. Elle ne connaît ni les mathématiques ni la physique-chimie. [...] Elle s'en fout de mes cahiers. Elle arrache les feuilles de mes cahiers dès que quelqu'un veut noter un numéro ou emballer quelque chose. (p. 44-45)

Le choix d'inscrire Hamet dans une école française n'était d'ailleurs pas le sien, mais celui de son père, N'pa : « Lorsque j'eus six ans et que M'ma voulut m'inscrire à la medersa (école arabe), N'pa s'y opposa et m'inscrivit dans une école laïque de langue française. Il était illettré en français, son fils ne le serait pas » (p. 42). Cependant, malgré cette volonté assumée du père, il apparaît que les deux parents voient d'un mauvais œil cette influence « occidentale » sur leur fils :

N'pa accuse M'ma de me soutenir dans ma perdition et de couvrir mes bêtises. M'ma réfute et explique qu'elle a souhaité, dès le début, me conduire sur le droit de chemin en m'inscrivant dans une medersa ; mais c'est N'pa, le toi-dis-moi-dis, qui a voulu que j'apprenne le gros-gros français, les mathématiques et la physique-chimie pour devenir comme les voisins fonctionnaires. (p. 66)

En témoigne, de façon plus explicite encore, le passage où Hamet explique à son père la théorie de l'évolution darwinienne, théorie allant à l'encontre de différentes légendes du village :

Saziké ! Je n'y crois pas du tout. En classe, j'ai appris le contraire [...] N'pa me gifla *wali-wali* lorsque je lui dis que ses ancêtres étaient des singes. [...] N'pa a horreur des théories scientifiques. Il voit la science comme un double affront à la religion et aux traditions. (p. 111)



C'est ainsi que, de fil en aiguille, Hamet est envoyé au village natal de ses parents, chez une de ses grands-mères, Mama :

Le verdict ne met pas longtemps à tomber. Cette fois-ci je suis envoyé au village. [...] Je quitte mon chez-moi bamakoïse pour aller dans mon vrai chez-moi, dans le village qui m'a vu naître, le village des origines, le village-mien des vraies identités. (p. 67-68)

Là-bas, scènes quotidiennes et locales s'enchaînent : le lecteur, tout comme Hamet, découvre un mode de vie différent. Mais là-bas aussi, la langue reste un outil de différenciation et de pouvoir, un marqueur d'origines ainsi qu'un moyen de révolte (qu'il s'agisse du français ou d'une autre langue vernaculaire) :

Une voix rouillée salue en soninké. [...] – *Bè ka kènè* ! (J'ai répondu en bambara.) Elle se rassoit. L'expression de son visage a changé. [...] Mama me tire vers elle : – Mon petit mari, tu n'as pas été gentil avec ta tante. – Qu'est-ce que j'ai fait ? – Tu lui as parlé en bambara. Elle ne le comprend pas. – Et alors ? – Si on te parle en soninké, tu réponds en soninké. C'est comme ça au village. (p. 79-80)

Je comprends très bien ce qu'ils me veulent : que je commence à parler en soninké et qu'ils continuent à se moquer de mon accent. Mais je ne leur ferai pas ce plaisir. Quoi qu'ils fassent, je leur répondrai en bambara. Encore mieux, je répondrai en français, comme ça, je les agaceraï pour de bon. (p. 88-89)

Progressivement, cependant, Hamet se fera aux us et coutumes du village, se liant d'amitié avec certains, sans toutefois y adhérer aveuglément à certaines mentalités qu'il juge rétrogrades (on pensera aux reproches qu'il fait à sa grand-mère n'ayant pas pris la défense d'une jeune femme accusée à tort³ ou encore à un commentaire métaleptique où transparait tout le désaccord de Hamet concernant le système patriarcal⁴). Sa présence, tierce, ayant initialement ravivé le duel des grands-mères sera également ce qui le résoudra, tout en jetant une lumière nouvelle sur l'exil familial⁵ : « Je rassemble mes affaires et rejoins mes grands-mères à l'extérieur » (p. 218).

Naviguant entre ses différents héritages tout comme le roman navigue entre différentes langues, naviguant entre ses grands-mères comme entre ses grammaires, Hamet découvre ainsi progressivement qui il est, jusqu'à devenir un « homme maintenant » (p. 213) :

Je n'étais devenu ni un petit délinquant, ni un mécréant, ni même un Taboussi déraciné qui ne comprenait plus un mot de langue de ses parents. J'étais simplement un garçon zélé qui aimait montrer qu'il parlait d'autres langues et apprenait les sorcelleries (sciences) des Blancs (p. 184-185).

³ « – Dans ce cas, Mama, pourquoi n'es-tu pas venue défendre cette femme ? – Pourquoi ? Ici, ce n'est pas Bamako. – Mais... » (p. 139)

⁴ « Mais voilà, j'ai assez dit pour aujourd'hui. Toute cette histoire d'injustice envers les femmes, les histoires de sécheresse, et la misère vécue par Mama m'ont rendu triste. Je me tais. Ne m'écoutez plus, je m'en vais. *Saziké* ! » (p. 153)

⁵ Là où la village pensait que ce sont les deux grands-mères (Cissé et Hata) qui ont « poussé leurs enfants à l'exil par leur mécontentement » (p. 207), on apprend en réalité qu'il s'agit de la cupidité du grand-oncle et d'un lévirat : « – Ton père n'est pas parti à cause de la querelle entre Hata et moi. Comme je l'ai dit, devant tous ces hypocrites qui voulaient me faire porter le chapeau. Kaba est parti à cause de ton grand-oncle » (p. 210).



Comme Céleste dans *Noire précieuse*, comme Naïma dans *L'Art de perdre*, comme le « Je » collectif dans *Anatolia Rhapsody*, c'est ainsi qu'Hamet peut finalement choisir librement et en toute conscience où sont ses véritables origines :

Chacune [de mes grands-mères] à son tour [...] me dit au revoir de la plus traditionnelle des manières. Bamako, c'est la ville qu'a choisie mon père pour nous, lui-même travaillant en France [...]. Il y a été contraint, presque exilé, chassé de son village, mais c'est désormais la ville où j'ai choisi de vivre, que j'ai choisi de vivre. (p. 219)

Tout comme chez Asya Djoulait, Diadié Dembelé transforme ainsi l'hétérolinguisme, initialement objet de honte et d'ostracisation, en outil d'émancipation, d'avènement de soi et de fierté⁶.

⁶ Notons toutefois qu'à la différence de ce qui se produit dans *Noire précieuse*, l'hétérolinguisme n'est pas dû à un exil hors du pays des parents, mais à un passé colonial : c'est bien au sein même du Mali que se joue ici le conflit de langues.



Autre œuvre

Deux grands hommes et demi, Paris, JC Lattès, 2024.

Pour aller loin

https://www.lemonde.fr/afrique/article/2022/02/12/le-duel-des-grands-meres-un-roman-d-apprentissage-dans-un-village-malien_6113380_3212.html [page consultée le 1 octobre 2025]